

IL N'Y A PAS DE DIFFÉRENCE ENTRE LA SANTÉ ET LA MALADIE – partie 3



Suite de la [partie 1](#) et de la [partie 2](#)

par Georgi Stankov

Autrefois, l'homme préhistorique avait une connaissance indubitable et intuitive du flux et du reflux de la force vitale de son âme qui lui permettait de contrôler et de changer son corps. Il a vu les mêmes changements dans la nature extérieure à laquelle il s'identifiait et il a perçu cet état comme un sens panthéiste global de protection spirituelle. Avec cette attitude psychologique, l'homme préhistorique était bien plus sain que l'homme moderne, ou « civilisé » de notre temps.

Avec le développement de l'égo, le sentiment de l'état de grâce a dû disparaître et l'esprit a commencé à se comporter

comme un juge arbitraire de la santé et de la maladie. L'étendue de cette présomption allait de pair avec la volonté de l'ego, qui incarne la partie du mental qui émerge dans le monde extérieur et se sent responsable de sa transformation manipulatrice, de nier toujours plus obstinément l'existence éternelle de l'âme. La connaissance de l'existence de sa propre âme devait être ignorée par l'ego, afin qu'il puisse se considérer comme un créateur indépendant d'une manière très productive, mais extrêmement subjective. Sans cette condition psychomentale préalable, l'esprit encore très faiblement développé se serait à nouveau remis aux soins de l'âme et, au vu des nombreuses erreurs de jugement et des situations désagréables qui l'attendaient sur le chemin de la perfection (la crise financière actuelle en est un bon exemple), n'aurait vu aucune incitation à devenir autonome de l'âme.

Cela explique aussi l'amnésie en grande partie totale de la plupart des gens qui s'incarnent sur Terre à cette époque. Cette amnésie se manifeste principalement au niveau de l'esprit, c'est-à-dire là où l'existence de l'âme est le plus ardemment niée, comme une vision matérialiste agnostique du monde à laquelle nous devons la médecine actuelle.

De cette introduction, il s'ensuit que l'homme porte son jugement sur la santé et la maladie dans l'ignorance totale des fondements astral-énergétiques du corps biologique et qu'il n'est pas non plus préparé à en apprendre davantage sur eux. Comme une « laterna magica », l'esprit humain individuel projette ses croyances greffées, ses préjugés et ses peurs sur son propre corps et est constamment tenté de considérer ces projections comme des conditions réelles – comme des « maladies ».

De cette décision a priori de visiter le médecin, le chemin est généralement très court, surtout si l'on est assuré. La plupart des gens qui vont chez le médecin ont déjà une opinion préconçue et ferme qu'ils sont malades et s'attendent à ce que le médecin légitime cette conviction subjective intérieure

pour eux socialement par un diagnostic scientifiquement solide. C'est là que la dépendance mutuelle entre le médecin et le patient prend tout son sens. La raison d'être de la profession médicale résulte de l'existence objective des malades. Il doit y avoir assez de malades dans la société pour que les médecins puissent gagner leur vie. Le calcul est relativement simple : En Allemagne, un médecin généraliste a besoin en moyenne de 1000 patients pour que son cabinet soit financièrement viable. Cette connaissance se répercute involontairement dans la décision médicale chaque fois qu'une personne supposée malade se rend dans le cabinet d'un médecin.

Le système actuel d'assurance maladie obligatoire n'offre aucune incitation à ne pas classer un visiteur en pratique comme malade, qu'il soit réellement malade ou simplement en train de l'imaginer. Le médecin estime qu'il y a plus de chances qu'un « pic soit brisé de sa couronne » (un dicton allemand qui dit que sa réputation sera entachée) s'il déclare son visiteur sain et le renvoie chez lui que s'il invente une maladie pour lui.

Parce que le médecin sait par expérience que cette personne sera devant un autre collègue au plus tard le lendemain. Ce collègue aura peu de scrupules à le déclarer malade et à se vanter devant son patient de l'incompétence de son collègue qui a négligé la prétendue maladie. Les attentes du visiteur en cabinet sont maintenant pleinement satisfaites et le médecin l'a gagné en tant que patient.

Le médecin a ainsi assuré un millième de ses revenus en un rien de temps, sans avoir à rendre compte à aucune autorité compétente.

C'est l'aspect pécuniaire de l'activité médicale actuelle, que j'ai un peu exagéré ici, sans rien changer à la situation actuelle de notre système de santé. D'une part, la visite chez le médecin exerce une forte pression psychologique sur le

médecin pour qu'il fasse ses preuves en tant que diagnosticien actif et établisse un diagnostic convaincant et sérieux. D'autre part, la compréhension générale de la profession médicale dans la société, que chaque médecin a profondément intériorisée, le place sous une énorme pression mentale pour qu'il réussisse à se rétablir.

Cependant, on ne peut réussir à guérir qu'en présence d'une maladie. Le médecin doit donc inventer une maladie qu'il peut ensuite traiter dans l'espoir que l'état du patient s'améliore un peu et qu'il peut considérer ce changement comme un succès. Comme la plupart des patients, tel qu'expliqué ci-dessus, sont des Invalides imaginaires (Molière le savait déjà), la confirmation médicale d'une maladie alléguée remplit la fonction d'une autorisation sociale de leur souffrance et cette condition souhaitée apporte un soulagement psychologique clair au patient. Il profite maintenant pleinement de la progression de sa maladie secondaire, même s'il ne l'admettra jamais officiellement, et se sent automatiquement mieux, c'est-à-dire en meilleure santé. Ceci nous amène à la question cruciale de la médecine...

À suivre...

Extrait de [False Views on Health and Disease](#) par Georgi Stankov

Traduction [la Presse Galactique](#)